

## **Freud épistolier : genèse d'une pensée théorique à travers trois correspondances**

Colette Westphal

Comment travaillait Freud ? Comment s'est élaborée la doctrine freudienne ? L'inventeur de la psychanalyse a toujours revendiqué un statut scientifique pour cette discipline naissante, dans la ligne de ses recherches antérieures. Avant de défricher l'inconscient, il disséquait en laboratoire le système nerveux de la lamproie, une sorte d'anguille. Mais le terme de science n'a pas le même sens au XIX<sup>e</sup> et au XXI<sup>e</sup> siècle. Les écrits freudiens ne suivent pas la méthodologie requise de nos jours. Si l'auteur y révèle un style à la fois rigoureux et fluide, il cite rarement ses sources ni l'argumentation de ses contradicteurs. On le représente souvent sous la figure mythique du savant solitaire, enfermé dans son cabinet où trône le légendaire divan et où s'empilent des livres ainsi qu'une collection de statuettes antiques. Le cliché se trouve partiellement démenti par la riche correspondance que Freud a entretenue avec de nombreux personnages de son temps, adeptes de la psychanalyse ou étrangers à elle. L'activité épistolaire quotidienne constitue un ferment de son élaboration théorique et de la mise en place des institutions psychanalytiques. En outre, ses lettres nous donnent un accès à l'homme derrière le savant. Elles nous renseignent sur ses modalités relationnelles avec ses interlocuteurs et sur sa manière de « faire école ».

Pour cette communication, j'ai sélectionné trois correspondants : Sandor Ferenczi (1873-1933), médecin hongrois ; Lou Andreas-Salomé (1861-1937), femme de lettres russe ; Romain Rolland (1866-1944), écrivain français. L'ordre choisi reflète le moment où débutent les échanges épistolaires avec chacun d'eux, respectivement en 1908, 1912 et 1923.

### **La correspondance Freud-Ferenczi entre 1908 et 1914**

Sandor Ferenczi appartient à une famille de juifs polonais émigrés en Hongrie dont le patronyme a été magyarisé. Son père est libraire et éditeur. Il naît en 1873, huitième enfant d'une fratrie de douze. Après des études médicales à Vienne, il s'oriente vers la neuropsychiatrie et ouvre un cabinet à Budapest, jeune capitale cosmopolite où règne une effervescence intellectuelle et culturelle. Il fréquente l'intelligentsia juive de Hongrie, parle parfaitement la langue allemande et connaît le yiddish. Il intègre des cercles progressistes où se côtoient penseurs, poètes et musiciens tels que Bartok ou Kodaly. Passionné par l'hypnose et les manifestations de l'inconscient, il écrit à Freud en 1908 pour solliciter une rencontre : « ...j'ai besoin d'être instruit, car je suis sur le point d'exposer l'ensemble de vos découvertes devant un public de médecins, pour une part totalement ignorants en la matière, pour une autre faussement informés ». Le premier contact se situe sur le plan d'une relation de maître à élève, qui oscillera sans cesse entre horizontalité et verticalité. Un enthousiasme partagé fonde entre eux ce que Freud appelle « une communauté de vie, de pensées et d'intérêts », qui pour autant n'exclut pas les divergences et les controverses. La lecture de leur correspondance surprend par les multiples changements de registre, parfois dans la même lettre. Se juxtaposent sans transition discussions théoriques, fragments de cas cliniques, nouvelles familiales, inquiétudes de santé (Ferenczi souffre d'hypocondrie), interprétation mutuelle des

rêves, projets de voyages communs, indiscretions peu déontologiques visant les collègues, organisation du mouvement psychanalytique, avancée des publications, petites anecdotes de la vie quotidienne. On imagine difficilement ce type d'échanges dans les codes actuels. S'agit-il d'une parole spontanée et libre entre deux interlocuteurs qui s'apprécient ou d'une absence de limites préjudiciable à la rigueur scientifique et au devenir de leur collaboration ? Quand Ferenczi nourrit sa pensée dans les cafés et les salons de Budapest, Freud trouve l'inspiration dans des séjours balnéaires ou des voyages d'étude qu'il entreprend avec des disciples choisis, au risque de créer des rivalités entre eux. Vie privée et vie professionnelle s'imbriquent sans réelle séparation. Ce qui importe est le profit qu'en tirent les deux épistoliers. Leurs relations complexes constituent un champ expérimental où ce qui se joue sera analysé et généralisé à la pratique de la psychanalyse. Deux épisodes en rendent compte : l'incident de Palerme et l'affaire Elma.

***L'incident de Palerme (1910).*** Ferenczi raconte les faits ainsi : lors d'un voyage en Sicile où ils se trouvent ensemble pour travailler sur la paranoïa (le cas Schreber), il refuse d'écrire sous la dictée de Freud et s'insurge contre la position subalterne qui lui est imposée. Au retour, le disciple confus envoie une lettre d'excuses : « Je regrette que vous ayez trouvé en moi un compagnon de voyage qui avait encore tellement besoin d'éducation [...] J'ai commencé à soumettre [...] la manière dont j'ai réagi à votre égard à une autocritique exhaustive ». Freud répond rapidement (lettre du 2 Octobre), d'abord par un mot d'esprit pour rappeler que toute personnalité est complexe, avec des facettes lumineuses et des facettes sombres : « Votre lettre m'a rappelé que je suis le même que celui qui a cueilli du papyrus à Syracuse, s'est bagarré avec le personnel du chemin de fer à Naples et a acheté des antiquités à Rome ». Suit une analyse des récriminations mutuelles : « La déception vient de ce que vous espériez certainement baigner dans la stimulation intellectuelle permanente [...] Ainsi étais-je probablement, la plupart du temps, un monsieur d'un certain âge tout à fait ordinaire et vous avez mesuré avec étonnement la distance avec votre idéal imaginaire. D'autre part, j'aurais aimé que vous vous arrachiez à ce rôle infantile, que vous vous comportiez de pair à compagnon, ce que vous n'avez pas réussi à faire et, d'un point de vue pratique, que vous exécutiez de façon plus fiable votre part de la tâche ». A noter que le désagrément de Palerme fait écho à un précédent, en 1909, au retour du voyage en Amérique auquel Jung était aussi convié. Ferenczi déplorait déjà de ne pas satisfaire le maître par son ignorance et lui supposait une préférence pour Jung. De telles mesquineries paraissent relever d'une cour de récréation, mais le génie de Freud est d'y déceler des mécanismes psychopathologiques beaucoup plus sérieux à l'œuvre dans la communauté psychanalytique en voie d'organisation : rivalités entre disciples pour la considération du maître, quête d'exclusivité, de totale transparence, d'accès à une vérité indiscutable, toutes dimensions qui consonnent avec le thème en chantier de la paranoïa. En témoigne la lettre du 6 octobre où Freud écrit à Ferenczi une phrase qui a fait couler beaucoup d'encre : « J'ai réussi là où le paranoïaque a échoué ». Le paranoïaque vit les relations sur un mode duel : c'est moi ou l'autre, c'est l'amour qui se retourne en haine. Pas de place pour un tiers susceptible de jouer un rôle de médiation. Pas de place non plus pour le doute, l'approximation, la polysémie, la pluralité interprétative. Depuis ses démêlés avec Fliess, son premier disciple, son alter ego qui lui ressemblait comme un frère, Freud a renoncé à occuper la place du surhomme (il utilise ici un terme nietzschéen), détenteur du pouvoir et du savoir. Du moins l'affirme-t-il, mais la poursuite des scissions et exclusions émaillant l'histoire de la psychanalyse permet d'en douter sur le plan institutionnel. Par contre, et c'est en cela qu'il diffère du paranoïaque, reconnaissons à Freud d'avoir, dans la cure analytique, situé le savoir du côté du patient et non chez le praticien. La clé des symptômes, c'est le patient qui la détient, dans l'inconscient, sous forme cryptée. L'analyste est là pour baliser le chemin qui y conduit, non pour imposer son savoir, aussi argumenté soit-il.

***L'affaire Elma (1909-1914).*** La situation évoque un vaudeville de Feydeau. Le trio de l'imbroglia sentimental comporte Ferenczi, une dame dont il dissimule l'identité, Mme G. (qui est mariée) et sa fille, Elma. Pour démêler la confusion des sentiments, chaque protagoniste fera appel à Freud, à tour de rôle. Au départ, Freud analyse Ferenczi qui analyse son amie Mme G. Quand celle-ci fait état de ses soucis concernant sa fille cadette, Ferenczi prend aussi Elma en analyse. Elle le séduit, il en tombe amoureux et tout se complique. Auprès de la mère, il trouve connivence intellectuelle et tendresse bienveillante. Auprès de la fille, il trouve attrait sexuel et possibilité de fonder une famille. Comment choisir ? Freud reçoit les deux femmes, envoie à son disciple des courriers où il lui révèle des contenus qui auraient du rester confidentiels. La fin de l'histoire est banale : lassée des atermoiements de son analyste énamouré, Elma épouse un Américain tandis que Ferenczi finit par officialiser sa relation avec Mme G. devenue veuve.

De cette comédie de boulevard qui a sérieusement terni la réputation du Hongrois, Freud a théorisé les ressorts psychologiques en jeu dans la pratique analytique, sur deux points essentiels : le rôle du transfert et la nécessité d'encadrer la cure par une forme de règlement. Il avait déjà repéré le transfert quand, au décours d'une séance, sa patiente lui avait noué les bras autour du cou. Loin d'y voir un effet de son charme personnel, il conclut à l'actualisation de motions affectives anciennes qui font retour à la faveur de la situation analytique. Le transfert sur l'analyste est un amour (ou une hostilité) authentique qui vise en réalité quelqu'un d'autre à travers lui ; par symétrie, le contre-transfert désigne sa propre réponse au transfert. Pour éviter les pièges de la séduction et de la projection, la nécessité s'impose au psychanalyste, avant de prendre en charge des patients, de passer par une cure personnelle, afin d'éclaircir ses propres déterminants inconscients.

L'autre avancée théorique amorce ce qui deviendra la règle analytique. Une fois l'hypnose abandonnée, la cure repose sur la seule parole du patient. Dans le but de saisir les pensées à l'état naissant, il lui est demandé de laisser advenir les mots qui se présentent à lui sans tenter de les formater ou de les censurer. Une telle spontanéité de parole, impossible dans les situations sociales ordinaires, suppose des garanties. La première est la confidentialité : ce qui se dit dans le cabinet ne doit pas en sortir. La seconde est la neutralité bienveillante du praticien, qui exclut tout lien de parenté ou d'intérêt, toute relation privée hors cadre. Evidemment, les pionniers n'avaient d'autre choix que s'analyser mutuellement, mais ils ont rapidement expérimenté les biais et dérapages induits par la confusion des places. Finalement, la cure freudienne se structure sur un montage symbolique en forme de trépied : l'analyste, l'analysant et la règle analytique qui les oblige l'un et l'autre. Sans ce dispositif formel, il n'y a pas de travail sur l'inconscient.

### **La correspondance entre Freud et Lou Andreas-Salomé (1912-1916)**

Il s'agit d'une femme de lettres dont la réputation est passablement ambiguë, puisqu'on la décrit tantôt comme une muse géniale, une sorte de Socrate au féminin, experte dans l'art de la maïeutique, tantôt comme une femme fatale, croqueuse d'hommes et cruelle.

***Une biographie romanesque.*** Liola Salomé est née à Saint-Petersbourg en 1861, dans une famille germanophone. Son père est un Allemand des Pays Baltes dont le patronyme Salomé laisse supposer une origine provençale lointaine. Sa mère s'inscrit dans une lignée danoise luthérienne. Elle a cinq frères. Freud met en exergue cette structure familiale pour expliciter son rayonnement sur tous les hommes, dont il fait partie. « Il me semblait retrouver

caché en chacun d'eux un de mes frères », écrit-elle dans son autobiographie. En raison de la vie mondaine de ses parents dans l'entourage du tsar, elle côtoie une diversité de milieux culturels, militaires, artistiques et intellectuels.

À 17 ans, elle entreprend son instruction spirituelle auprès d'un prédicateur de la légation néerlandaise, le pasteur Gillot. N'arrivant pas à prononcer son prénom à la manière russe, il la baptise Lou pour sa confirmation. Mais il fait un pas de trop et la demande en mariage. Il tombe immédiatement de son piédestal et Lou de ses rêveries. Sa vie suivra d'autres chemins.

À 20 ans elle rencontre Friedrich Nietzsche, qui cherche une disciple et l'initie à sa philosophie de la vie. Très vite, elle s'approprie la maxime de *l'amor fati* : « Nous devons apprendre à dire oui à toutes les formes que prend la vie ». Avec Nietzsche et Paul Rée, un philosophe allemand adepte de Schopenhauer, Lou imagine fonder une communauté de vie intellectuelle, une Trinité désincarnée. Comme pour le pasteur Gillot, l'amitié spirituelle qu'elle idéalise achoppe sur les projets matrimoniaux de Nietzsche. Malgré la déception mutuelle, elle entretient une riche correspondance avec lui et familiarise Freud, qui se méfiait beaucoup des philosophes, avec les concepts nietzschéens fondamentaux. La pensée de Lou Andreas-Salomé établit une sorte de pont entre philosophie et psychanalyse.

À 25 ans, elle rencontre Friedrich Carl Andréas, un orientaliste spécialiste de l'Iran, avec qui elle scelle un pacte de mariage intellectuel et chaste. Il s'agit surtout pour elle de ne pas avoir d'enfant, car à ses yeux la maternité n'est nullement un modèle de fécondité existentielle.

À 30 ans elle rencontre Rainer Maria Rilke, poète tourmenté et maladif. A son contact, elle explore l'intranquillité de l'âme et les mystères de la création littéraire, sujet qui l'intrigue et la passionne. Sa conviction est que la souffrance peut se transfigurer en force créatrice, parce que telle est la loi de la vie.

À 50 ans, elle rencontre Freud, au décours du troisième congrès international de psychanalyse qui s'est tenu à Weimar en 1911. D'emblée elle est admise dans le premier cercle des disciples réunis dans la Société du mercredi, qui deviendra la Société psychanalytique de Vienne. Elle étonne Freud par son esprit vif et curieux ; par son audace aussi, puisqu'elle obtient du maître l'autorisation d'assister aux séances d'Alfred Adler, un dissident détesté et exclu. Lou n'entend pas entrer dans les querelles de chapelles. Elle peut être en désaccord avec des idées sans rompre les liens avec leur auteur. Freud trouve auprès d'elle un écho objectif sur ce qui se dit dans les lieux qu'il ne fréquente pas. Il admire son intelligence : « Vous êtes une *compreneuse* par excellence, à quoi s'ajoute que vous comprenez plus et mieux que ce que l'on vous soumet » (lettre du 25/05/1916)

Outre sa correspondance avec Freud, nous disposons d'un « Journal d'une année », tenu entre 1912 et 1913, où Lou Andreas-Salomé rend compte des discussions du mercredi soir. Elle y écrit : « J'eus en gros l'impression que sa théorie n'est aucunement fixée de manière définitive, mais se règle au fur et à mesure des expériences, et que la grandeur de cet homme tient tout simplement au fait qu'il est le chercheur en personne, allant tranquillement de l'avant, travaillant sans repos ni trêve. Mieux, il se peut que ce dogmatisme qu'on lui reproche n'ait été engendré que par la nécessité, dans cette constante marche en avant, de jalonner ça et là son orientation par des bornes ». Si l'accusation de dogmatisme est déjà évoquée, c'est pour la récuser au profit de modèles conceptuels évolutifs, que leur auteur est susceptible de remettre en question. Elle saisit les caractéristiques de la méthode freudienne :

le sens du détail, le pas de côté qui change la perspective, l'articulation des idées qui va de la périphérie au centre de la question. À l'approche analytique du maître répond l'art de la synthèse de son élève, dont il craint parfois une dérive mystique, quand elle invoque des concepts fusionnants tels que la Vie ou la Totalité. Un autre trait les distingue : elle est dotée d'une positivité que Freud ne partage pas : « Je n'ai jamais pu me mettre à l'unisson de votre bienheureux optimisme » (lettre du 25/11/1914). Pour elle, la force de la vie nous pousse vers l'avant, vers l'autre, vers la fécondité. Freud récusera ce vitalisme en élaborant, dans les années 1920, le concept de pulsion de mort que son interlocutrice refusera toujours d'adopter. Un désaccord aussi fondamental aurait pu mettre en péril leur collaboration, comme ce fut le cas avec plusieurs disciples masculins (Adler, Tausk, Jung). Mais Lou argumente, nuance, compose, sans jamais s'opposer frontalement.

**La question du narcissisme.** Dans la période retenue ici, le sujet où s'illustre leur partenariat théorique est celui du narcissisme, dont Freud publie une étude en 1914. Commençons par un rapide retour aux sources, en l'occurrence les *Métamorphoses* d'Ovide. Narcisse est le fils d'une nymphe qui a été violentée par un fleuve. Beau mais insensible, il dédaigne la nymphe Echo qui lui retourne sa voix transformée, à la fois sienne et autre. Une malédiction le condamne à connaître un amour impossible. Il rencontre la source intouchée et s'éprend d'un reflet sans consistance. Que voit-il ? Il l'ignore. Chez Ovide, Narcisse finit par se reconnaître, mais dans une autre version du mythe, celle de Pausanias, il cherche les traits d'une sœur jumelle morte. Il se penche pour saisir ce corps désirable qui lui échappe. L'image mensongère invite et se dérobe, puis s'évanouit quand ses larmes troublent l'eau. Ovide livre une réflexion sur l'amour, amour de soi et amour de l'autre, quête du même à travers l'autre, balancement entre identité et altérité, jeu d'images illusives. Freud convoque le mythe pour décrire un stade du développement psychique qui est bénéfique à la condition d'être dépassé. Au départ, le nourrisson ne dissocie pas son moi du monde qui l'entoure. Quand le petit enfant accède à la différenciation, une part de sa libido s'attache à des objets extérieurs tandis qu'une autre part fait retour sur le corps propre. L'amour comporte toujours une composante narcissique irréductible que Freud résume dans un constat désenchanté : on aime dans l'autre ce qu'on est, ce qu'on a été ou ce qu'on voudrait être ! Un narcissisme resté à l'état infantile expliquerait également certaines pathologies comme la mégalomanie, l'hypocondrie et l'homosexualité (classée dans les perversions à cette époque).

Sans nier cet aspect de la question, Lou A.-S. met l'accent sur la dimension positive du narcissisme, qui n'est pas seulement source de confusion mortifère mais aussi réservoir de forces créatrices tout au long de la vie. Elle en trouve la confirmation clinique dans les tourments que traverse son ami Rilke. Elle observe chez lui une sorte de dédoublement où il se sent éloigné de lui-même et trouve l'inspiration poétique. C'est l'écriture qui restaure en lui une forme d'unification et autorise l'apaisement. En dernière analyse, écrit-elle dans son journal du 5 mars 1913, il y a trois Narcisse : celui qui se mire amoureuxment et tristement, celui qui, par effet de miroir, est regardé comme un tout, enfin celui qui part et s'accomplit. Rappelons qu'à la fin du mythe, le corps de Narcisse a été remplacé par une fleur au cœur jaune safran, qui symbolise la métamorphose, l'éclosion du printemps. Freud répond aux éléments apportés par sa correspondante : « Je ne considère pas vos remarques sur le narcissisme comme des objections, mais comme des indications pour tenter de trouver de nouveaux éclaircissements conceptuels et objectifs » (lettre du 31/01/1915). Ultérieurement, Freud s'intéressera aussi à la création artistique, notamment chez Léonard de Vinci, en utilisant un autre vocabulaire, celui de la sublimation, mais le propos n'est pas très différent de ce que Lou A.-S. appelle « narcissisme créateur ».

## La correspondance avec Romain Rolland, de 1923 à 1936

Romain Rolland est né en 1866 à Clamecy dans la Nièvre, d'une famille de notaires qui s'installe à Paris en 1880. Il poursuit ses études à l'École Normale Supérieure, lit Nietzsche, Goethe, Spinoza et Tolstoï, tout en développant des dons de musicien confortés par un cursus de musicologue. Il entreprend l'écriture d'un grand roman (Jean-Christophe), de pièces dramatiques, d'une thèse sur l'histoire de l'Opéra en Europe et d'une étude sur Beethoven. Intellectuel engagé, il prône la réconciliation franco-allemande, position qui lui attire un certain nombre d'inimitiés entre les deux guerres. Animé par un idéal pacifiste et internationaliste, il rencontre Gandhi et Tolstoï, deux apôtres de la non-violence à qui il consacre deux biographies.

Contrairement à ce qui s'était passé avec Sandor Ferenczi et Lou Andreas-Salomé, Freud échange peu de lettres avec Romain Rolland, mais on verra que les discussions théoriques empruntent aussi le vecteur de leurs publications respectives. Les deux hommes se rencontrent une seule fois, à Vienne en 1924, par l'intermédiaire de leur ami commun, l'écrivain Stefan Zweig. La rareté des contacts contraste avec le ton étonnamment chaleureux des courriers. A quoi tiennent l'affinité intellectuelle et l'estime mutuelle qu'ils se portent l'un à l'autre ? Romain Rolland n'est pas psychanalyste, il est Français, catholique, engagé politiquement, passionné par la musique et la mystique de l'Inde. Rien de tout cela n'est familier au Viennois ! Ce serait plutôt la rencontre de la carpe et du lapin ! Leur rapprochement tient à trois dimensions : une référence commune à Goethe, au confluent du romantisme et des Lumières ; une dénonciation partagée de la folie destructrice des peuples telle qu'elle s'est manifestée au cours de la première guerre mondiale et telle qu'elle s'annonce à nouveau dans les années 1930 ; un questionnement sur la racine des croyances et des pratiques religieuses.

Freud est à cette époque un homme malade, porteur d'un cancer évolutif de la mâchoire, tourmenté par l'antisémitisme. Ainsi qu'il le rapporte dans son autobiographie, il observe une mutation en lui. « Après le détour, qui m'avait pris toute une vie, par les sciences de la nature, la médecine et la psychothérapie, mon intérêt était revenu aux problèmes culturels qui avaient jadis captivé le jeune homme qui s'éveillait à peine à la pensée ». Il cesse de travailler sur le psychisme individuel des névrosés pour se consacrer aux phénomènes collectifs de civilisation. D'emblée, il se positionne en matérialiste clairvoyant face à un interlocuteur idéaliste. Pour preuve, Freud envoie à l'écrivain un exemplaire de son dernier livre « L'avenir d'une illusion », qui est une tentative d'expliquer le besoin religieux des peuples. Alors que l'humanité avance vers une pensée scientifique et rationnelle, pourquoi subsiste le besoin de croire en des dogmes indémonstrables et de pratiquer des rituels incompréhensibles ? On connaît sa thèse : pour se rassurer, pour colmater l'angoisse de mort et adoucir la détresse face à la dureté de la vie.

Romain Rolland répond dans une lettre datée du 5 décembre 1927. Il objecte qu'analyser la fonction des religions ne dit rien sur le sentiment religieux éprouvé dans la subjectivité individuelle et qui se présente, dans son cas, « comme une nappe d'eau que je sens affleurer sous l'écorce ». Empruntant la terminologie à la tradition hindoue, Romain Rolland qualifie cette expérience intérieure de « sentiment océanique ». « Je suis moi-même familier avec cette sensation. Tout du long de ma vie, elle ne m'a jamais manqué et j'y ai toujours trouvé une source de renouvellement vital. En ce sens, je puis dire que je suis profondément religieux, sans que cet état constant [...] nuise en rien à mes facultés critiques ». A ses yeux, il ne s'agit pas d'une régression à un stade infantile du psychisme

mais d'une dilatation de la pensée, qui ne se cantonne pas à la mystique et irrigue toutes les sphères de l'inventivité, y compris les domaines conceptuels et scientifiques.

Freud poursuit le débat dès les premières pages de son texte ultérieur « Malaise dans la civilisation », paru en 1930, où il évoque « un ami » sans citer son nom. « Je lui avais adressé un petit livre où je traite la religion d'illusion ; il me répondit qu'il serait entièrement d'accord avec moi s'il ne devait regretter que je n'eusse tenu aucun compte de la source réelle de la religiosité. [...] Cette déclaration de la part d'un ami que j'honore [...] m'a fort embarrassé. En moi-même, impossible de découvrir pareil sentiment océanique ». On mesure ici l'attention portée à une pensée différente de la sienne, le désir de la comprendre et la déception de ne pas y parvenir : « Dans quels mondes étrangers pour moi n'évoluez-vous pas ! Je suis fermé à la mystique tout autant qu'à la musique » (lettre du 20 juillet 1929). Pourtant, l'étrangeté est aussi une notion présente chez Freud, en l'occurrence « l'inquiétante étrangeté », *Unheimlichkeit*, théorisée dans une étude parue en 1919, que Freud emprunte au philosophe Schelling. Devient *unheimlich* ce qui était dans l'ombre et en sort pour se manifester en pleine lumière. La métaphore du dévoilement intempestif remplace la métaphore aquatique de la mare d'eau sous l'écorce mais l'idée de franchissement, de passage d'un monde à un autre, existe dans les deux cas. Ainsi, quand Freud et Romain Rolland semblent s'opposer sur la problématique « inquiétante étrangeté » versus « sentiment océanique », ne parlent-ils pas d'un phénomène unique considéré sous l'angle de l'effraction traumatique par le psychanalyste ou sous celui de la plénitude extatique par l'écrivain ? Les différences de référentiel et les structures de personnalité jouent tout autant, parfois davantage, que les divergences de fond.

La dernière lettre que Freud envoie à Romain Rolland date de 1936, trois ans avant sa mort. Il a 80 ans et se présente comme un homme amoindri qui offre à son ami, en guise de cadeau d'anniversaire, le récit d'un souvenir personnel : celui d'un trouble étrange qui l'a saisi sur l'Acropole, quelques vingt ans auparavant, lors d'un voyage en Grèce avec son frère. Texte touchant, à la fois par ses qualités littéraires et la profonde humanité qui s'en dégage. Texte parfois considéré comme un testament, qui condense ses différentes pistes de recherche : la filiation, la transmission, la culture, le décryptage du symptôme et la pluralité des interprétations.

## **En conclusion**

La pensée freudienne, parfois rigidifiée par ses disciples et successeurs, apparaît au contraire en construction permanente. L'expérience clinique et l'observation de la vie réelle constituent le terrain d'émergence de concepts qui seront validés ou modifiés à l'épreuve de la pratique. La théorie psychanalytique n'est pas figée dans le marbre. Même l'inconscient est pour Freud une hypothèse, une modélisation permettant d'expliquer les symptômes énigmatiques de ses patients. Que ce soit avec Sandor Ferenczi, son élève, Lou Andreas Salomé, son inspiratrice, ou Romain Rolland, son confident, ses correspondances mettent en lumière un visage méconnu de Freud, animé par la quête permanente de nouvelles perspectives et le souci de dépasser ses propres points de butée. Derrière le savant austère et routinier se profile l'homme des voyages, l'homme des rencontres, attentif aux idées et à la personnalité de ses interlocuteurs.

## **Bibliographie**

- Lou ANDREAS-SALOME, *Correspondance avec Sigmund Freud 1912-1936. Journal d'une année. 1912-1913*, Gallimard, 1970.
- Dorian ASTOR, *Lou Andréas-Salomé*, Gallimard, 2008.
- Marlène BELILOS, *Freud en ses voyages*, Editions Michel de Maule, 2010.
- Sigmund FREUD et Sandor FERENCZI, *Correspondance 1908-1914*, Calmann-Lévy, 1992.
- Sigmund FREUD, *Ma vie et la psychanalyse (1925)*, Folio essais, 1984.
- Sigmund FREUD, *L'avenir d'une illusion (1927)*, Presses Universitaires de France, 1987.
- Sigmund FREUD, *Malaise dans la civilisation (1930)*, Presses Universitaires de France, 1986.
- Henri et Madeleine VERMOREL, *Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance.1923-1936*, Presses Universitaires de France, 1993.